CÉLINE MINARD

So long, Luise

ROMAN

DENOËL
Extrait de la publication

So long, Luise

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

R., Comp'act, 2004
La Manadologie, MF, 2005
Le Dernier Monde, Denoël, 2007. Folio, 2009
Bastard Battle, Leo Scheer, 2009
Olimpia, Denoël, 2010
en collaboration avec scomparo, *Les Ales*, Cambourakis, 2011

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Céline Minard

So long, Luise

roman

DENOËL

Extrait de la publication

Ouvrage édité sous la direction de Cécile Guilbert

L'auteur a bénéficié d'une bourse de résidence du
Centre régional du livre de Franche-Comté

© *Éditions Denoël, 2011.*

Extrait de la publication

à Sylvie

Extrait de la publication

Extrait de la publication

J'ai choisi cet hôtel pour la multitude de libellules déprimées qui baguenaudent autour des piliers entre les roseaux — bleu Porsche, ahanant du coffre avec une pulsation de métronome, pour ses trompettes aussi, qui poussent en paillasse dans les bois, pour le blé à tige bleue, à tête d'or, qui nappe la colline au loin jusqu'aux premiers jours d'août, et parce que j'apprécie, quand j'arrive à faire les six cents pas quotidiens qui me sont prescrits, de croiser un tapis de cinq fleurs de petit liseron posé sur un bout de ravine sèche à côté d'une merde fraîche.

Particulièrement si cette dernière n'est pas humaine mais un tortillon luisant égrené d'un chevreuil ou le paquet noir d'un sanglier.

Dans cette retraite, car cette fois je crois que c'en est une, j'ai tout loisir d'immobiliser le temps et de revoir, à l'ombre clignotante du grand saule qui balance entre le tertre et l'eau et couvre à la fois la barque et le ponton branlant, ma dernière copie.

J'ôte, je tranche, je précise et je puise dans les crêtes

claires de ma mémoire, essayant de conserver, dans la brusquerie de leur apparition, la vigueur des sentiments dont je sais qu'ils m'ont traversée mais pour lesquels, parfois, je ne dispose que d'une métatrace, trace d'une trace, souvenir d'un souvenir, souvent lui-même appauvri.

Je ne me rappelle plus, maintenant, le personnage grotesque auquel je lègue une nasse à écrevisses avec son mode d'emploi dans la première version de cette dernière copie que je n'ai cessé, finalement, de reprendre de façon périodique et presque rituellement durant les cinq dernières décennies de mon âge. Mais lumineuse, par contre, et nette comme une épreuve sous le compte-fils, est l'image du lézard gris qui rôdait sous les pierres du taillis d'épines à Fayl l'été où je découvris que la chaleur continentale, proprement écrasante, se supporte plus aisément sous un paréo flottant que totalement nue dans l'ombre d'un parasol.

Ce petit lézard gris, vert, palpite encore de la vie précipitée d'un après déjeuner consacré aux mousses et aux lichens, châtain, châtain clair, du corps chéri qui se berçait, longues cuisses de sauterelle débordant de part et d'autre, dans un hamac usé jusqu'à la corde. Narines palpitantes, peau verte, peau blanche sous les ptérocaryers envahissants, le rythme de sa respiration au moment où s'étaient crispés ses mains et ses pieds tendus concentrés sur le bouleversement du plaisir, correspondait à l'intervalle près à la contraction fébrile du petit lézard gris, vert, enfoncé dans les pierres que j'observais quelques instants après.

Avec lui les trois pêches dures et velues du minuscule pêcher, le bruit des merles fouillant dans les feuilles de

l'année passée et l'œil vert de l'étang qui nous regarde — un de nos premiers étangs — et nous borde en frémissant — reviennent. Ainsi la grâce du jour.

Maintenant, dans le parc de cet ancien hôtel que j'ai fait débarrasser de ses haies (des charmilles torves et pour la plupart pourries qui délimitaient les parcelles d'un camping périclitant), je sais, alors que tout l'étang m'appartient, que j'ai beaucoup possédé et parfois construit de mes mains, que nous ne possédons rien si ce n'est la puissance et, peut-être, le talent de recréer, allongé sous un saule dans un fauteuil articulé, ce que nous avons soi-disant déjà vécu.

J'ai rédigé mon premier testament alors que je m'engageais de plus en plus profondément dans la troisième décennie de mon âge et que mes succès commerciaux montaient comme une lame de fond dans une mer d'huile, dans le souci de contrer efficacement les effets possibles de spoliation post mortem ou autrement dit, les ravages que peuvent produire le droit tacite, le droit légal institué par défaut quand rien n'est fait pour le contredire.

Le jour où je compris, après un enterrement affligeant, que ceux qu'on appelle communément les proches, étaient capables de nier fondamentalement et de but en blanc des relations ébauchées au fil de cinquante ans de patience et d'attention, je décidai de passer chez le Notaire pour y faire Noter au regard de la Loi les noms, prénoms et qualités des ayants droit que je me reconnaissais. En toute conscience, franche au collier.

Extrait de la publication

Je ne vois pas pourquoi je ferais la fortune et le confort d'un petit petit chose que je n'aurais jamais vu mais qui aurait eu l'idée hasardeuse de naître des couilles ou des ovules fécondés d'un de mes plus ou moins directs latéraux *co-sanguine*.

Adoncques, je lègue et transmets à tous mes agnats, ascendances et latéralités qu'on voudra, le droit de s'adresser par libelle ou prière maugréée à mon âme éternelle dans les termes les plus regrettables et sur le ton qu'ils voudront bien prendre ou affecter — sans garantie de réponse.

Maintenant, pour l'ensemble de mes affaires et l'essentiel de mes biens, je désigne comme ayant droit sur ma fortune, sur mon corps et advienne, papiers compris et archives à brûler, celle qui se tient debout dans la lumière et se dispense de vaciller, Luise XX, *heres esto*, artiste de son état. Qu'elle fasse fructifier, comme nous l'avons fait de concert, le hasard de notre rencontre. Qu'elle joye et considère que les congrats sexuels, tous temps, tous lieux, sont autant de légèretés arrachées aux semelles plomb de la vie ; car tous nous sommes soubz mortel coutel. See you later, amour.

Je sais que tu n'y crois pas. Je sais qu'ayant ouvert la fenêtre comme promis ou m'ayant ramassée dehors ou trouvée sur le fauteuil, qu'ayant pris peut-être mon corps dans tes bras, ce see you later n'a pour toi aucun sens. Tout comme la proposition « l'actuel roi de France est chauve » n'a aucun sens. Eh bien, comme en chacune de nos disputes, tout mon art s'il en est, et tout ce qui suit n'a d'autre fin que de te prouver le contraire. See you later, now et long temps encore. Je ne parle pas d'éternité, je t'aime.

Extrait de la publication

Je n'ai jamais rien écrit en anglais.

Malgré tout ce que j'ai pu dire sur les langues, l'anglaise et la française plus particulièrement, malgré mon attachement affirmé et réitéré à l'anglais comme à ma langue vraie, à ma langue de création, malgré toutes mes considérations sur sa souplesse, sa compacité, sa vigoureuse neutralité, et bien que j'aie à plusieurs reprises argumenté le choix que j'en avais fait — un choix littéraire, personnellement littéraire, une permission, la possibilité d'inventer mon territoire propre puisqu'elle n'était pas mienne de prime abord, mais apprise, apprivoisée, adoptée par moi à l'âge adulte, en toute conscience, puisqu'elle était pour moi le contraire d'un héritage, une terre inconnue dont je ne connaissais que les coordonnées, une carte au trésor, un espace que je créais en le découvrant, mot à mot, littéralement, puisque enfin elle ne m'appartenait pas mais que j'en usais l'ayant pratiquement réinventée, et que dans cet usage — ou dans cette usure, dégageant une belle plus-value — on pouvait lire toute la construction ou l'étiologie de mon identité

d'écrivain, malgré ces affirmations et déclarations plus ou moins inspirées — mais toujours sincères — le fait est (that is the point), le fait est que je n'ai jamais rien écrit en anglais.

Mis à part mes listes de courses et certaines notes et directives à mon personnel de maison à Mondeult, mis à part quelques lettres, dont beaucoup étaient des lettres d'affaires, mis à part une sorte de recueil d'insultes à usage personnel, je n'ai rien écrit en anglais.

Les dix-sept ou dix-huit volumes qui constituent pour l'heure l'ensemble de mon œuvre ont été écrits en français, ma langue maternelle et grand-maternelle.

Ils ont été traduits en anglais. Excepté *First Days*, mon premier roman, translaté par mon discret ami Eliot, je les ai tous traduits en anglais. Je les ai réécrits.

Je suppose que je devrais être au moins un peu « désolée ». L'annonce est brutale.

Les organisateurs des dix ou vingt colloques auxquels j'ai pu — de bonne foi — participer (je pense par exemple à celui de Stanford : *Beckett, Nabokov et leurs suites, le choix des langues dans l'Europe contemporaine*) seront certainement en droit de se sentir floués.

Les critiques annonçant « XXX, premier écrivain anglophone français » ou « XXX est ce qui est arrivé de mieux à la langue anglaise depuis deux décennies » se la mordront dans la bouche, se retourneront dans leur tombe le cas échéant.

Le jury du Booker Prize se réunira peut-être pour une séance rétrospective extraordinaire qui pourra finir

dans l'alcool et l'insulte. Je vous l'avais bien dit ! fucking frenchie ! Et deux fois ! Nous lui avons donné deux fois !!

Beaucoup se souviendront de mon phrasé oral maladroit et trop accentué pour être honnête. Que j'avais des difficultés à comprendre les Américains et les Oxfordiens, mais pas les Indiens de l'Inde — un signe indéniable ! Quelques universitaires se frotteront les mains en pensant à l'intitulé de leur prochain programme d'étude : littérature comparée, « De l'imposture autour des œuvres de fiction », « O'Brien et ses mollicules, XXX et son anglais d'adoption, pour une histoire du bluff théorique ». Certains intellectuels français parleront de double trahison — une à l'endroit, une à l'envers — c'est ainsi qu'on fait une écharpe, d'autres se réjouiront : un auteur nous revient ! Avec un scandale, alléluia ! Les ventes vont exploser. La fierté française — toujours mal placée — montera sur ses petits ergots, poulailler, cocorico, alors que précisément : je ne retire rien.

La langue anglaise est ma contre-langue de création. Ma contre-langue anglaise est l'espace inventé, exploré, arraché brin à brin à ma langue d'origine, l'espace étranger qui seul m'a permis d'écrire en français.

Que Calmar & Cie ne cherche pas à recouvrer les honoraires de mes traducteurs fictifs. J'ai confié un dossier complet à maître Charruau, qu'ils connaissent. Si l'affaire devait passer en jugement, je peux conjecturer sans risque d'erreur que la conclusion serait pour leurs intérêts toute négative (colonne débit surchargée, monsieur Calmar, vous n'aimez pas) et ferait jurisprudence. Sans parler du ridi-

Extrait de la publication

cule, phénomène souvent préjudiciable pour une maison réputée sérieuse.

Car enfin la langue anglaise ne m'est pas tombée des nues.

First Days, qui fut un best-seller dans tous les pays anglophones dès sa sortie, que l'on vit en tête de gondole, en facing, en matelas et en palettes dans les vitrines des Borders et des Barnes & Noble (ce qui fut par ailleurs un malentendu d'envergure), que l'équivalent européen des scouts (têtes chercheuses) se disputèrent à prix soutenus, Calmar & Cie, B.A.L. et Machette l'avaient unanimement ignoré lorsqu'il s'intitulait encore *Premiers Nouveaux Jours* et que l'à-valoir se montait à dix mille. Vous plaisantez ? Dix mille ! Pourquoi pas cent.

Cinq ans plus tard, sans reconnaître le texte un peu remanié, « une si bonne traduction », Calmar en déboursait cent cinquante au terme d'une longue bataille, avec l'air du joueur qui vient de bloquer la machine sur le jackpot. Ce qui s'avéra.

J'aurais pu, à l'époque, considérer que je tenais là ma revanche et dévoiler non pas la supercherie mais, comment dire, le joli coup par la bande. Cela me parut un peu plat. Je serais certes partie avec un bon avantage pour mes futures traductions mais pas exactement avec toutes mes chances. Je fis l'hypothèse que le giron français se refermerait sur ma prose et qu'alors XXX, premier écrivain anglo de France, deviendrait XXX, écrivain français, attaché à une langue vernaculaire de dimension et diffusion réduites pour le reste du monde. Autre point non négligeable : mes revenus

Extrait de la publication

étaient beaucoup plus élevés chez Platypus's Tail qu'ils ne le seraient jamais chez Calmar, même si je comptais sur les traductions — les reports de droits étant par contrat systématique divisés en deux parts égales dont une seule me revenait *de jure*.

[À ce propos ma douce, demande à Giacomo de faire un petit audit chez eux, récupère les fonds (droits d'auteur en suspension, d'adaptation et dérivés, etc.), ne les bois pas, il y a ce qu'il faut dans nos caves mais va les jouer à Ianarty et PERDS. Mets-y le temps qu'il y faut. Tout doit disparaître !]

Par ailleurs, j'étais l'objet des plus charmantes attentions de Mr. Thorp, mon (regretté) attaché de presse chez Platypus's Tail, qui me faisait visiter les coins les plus insalubres de Borough et m'apportait des agrumes au miel avant les entretiens radiophoniques. Il pensait que j'écrivais un anglais extraordinairement neuf et frais, débarrassé des scories de ressentiment du Commonwealth — et pour cause, selon lui, les Français n'avaient jamais été colonisés, pensez à Guillaume ! Hastings ! imparable ! —, neuf, frais donc, et propre à réveiller les Latins de leur endormissement trois ou quatre fois centenaire. Mr. Thorp avait des théories géolinguistiques d'envergure qui s'étoffaient au fur et à mesure des tournées de Guinness — ce qui me fit croire longtemps qu'il se connaissait des origines irlandaises.

Au Bloomsbury, je lui expliquais alors volontiers et sans ménager les redites, comment j'avais découvert vers ma douzième année, avec un sentiment de rejet mêlé de révolte très proche de celui qui suit l'annonce de la mort d'un ami,

Extrait de la publication

que la langue française n'était pas la langue originelle de toute littérature. Que Dostoïevski eût été un écrivain russe ne me dérangeait en aucune façon, je le concevais aisément, mais qu'il eût écrit en russe, voilà qui fut une révélation assourdissante que je mis immédiatement de côté au rang des mensonges à visée diffamatoire. À égalité avec les assertions profondément immorales qui niaient l'existence historique de Long John Silver, cuisinier pirate de l'*Hispaniola*, ou mettaient en doute l'authenticité de la faculté raisonnante dont faisait preuve Mr. Holmes dans toutes ces affaires de crime.

Des années plus tard, selon un mouvement inverse et proportionnellement révolutionnaire, je devais découvrir que la quantité de monde qui passait par cette langue (la mienne) était en réalité minuscule. La consultation frénétique de la presse internationale à laquelle je m'adonnais pendant toute une période de mon adolescence, confinée dans ma chambre et rivée à l'ordinateur qui me livrait par paquets les informations et les discours de peuples multiples aux langues indéchiffrables et parfois à demi oubliées — l'iroquois, le guaycuru, le chavante, le cayowa —, me convainquit de l'inanité du français, pour ne pas dire de sa nullité, non seulement dans sa potentialité expressive (Neige. Quelle neige ? Neige fondue. Neige tombée. Neige bleue fondue sous la lune. Neige tiède et molle redurcie) mais également dans sa capacité de réception ou de préhension traductive. Chaque année, quarante pour cent des textes parus en langue anglaise étaient traduits et portés sur le marché du livre français. Ce qui signifiait que soixante

Extrait de la publication

pour cent de cette littérature, de loin la mieux servie, restait inaccessible au lecteur monoglotte néanmoins curieux. Que dire alors de la langue des Oregones ? Sauf à penser que les Oregones n'écrivent pas (seul l'écrit m'intéressait), la langue des Oregones était un trou de plus dans la mienne.

Ces révélations contradictoires et également révoltantes, l'une à rebours de l'autre, auraient dû me plonger dans un apprentissage exhaustif de toutes les langues humaines ou dans une carrière de traductrice multicarte. S'il n'en fut rien, c'est que je fis aussi à cette époque la rencontre de Paige et qu'apparut clairement dans le lit qui supporta nos ébats étonnés et hot jazzie, que le Même n'était pas une notion simple.

À Ruel, dans cette affreuse maison désertée par ses parents, nous passâmes une nuit complète, illuminée, combien chère à mon cœur, à expérimenter l'extraordinaire pouvoir métamorphique du désir. Sa toute-puissance labile, sa versatilité. La multiplicité des histoires et des corps qu'il confère, leur faculté d'apparaître et de se transformer en un clin d'œil au cœur du feu de l'action, sans la rompre ni l'empêtrer, mais tout au contraire en l'alimentant à qui mieux mieux d'une foison d'avatars disponibles de sources et de ressources imprévisibles. Insoupçonnées.

Cette nuit où je compris qu'il était possible de faire l'amour comme un homme, comme une femme, à cette femme comme une femme, comme un homme, comme un bouc, comme un diable, comme un esprit à l'encens, déborder d'eau et brûler simultanément — oh sweet heart, o how you have surprised me in the dead of the night

— cette nuit-là certainement se scella, se contracta, mon destin d'écrivain. Et la décision de ma langue : Paige était australienne.

« Si elle marche dans la lumière de Cos, dans un glissement d'étoffe teinte, si à ses bras les anneaux tintent, si elle porte le nez de Clodia, de Lesbia, de Cinthie ou d'Hélène, alors la chose vaut bien un poème. » C'est ce que fut *First Days* à sa manière, un premier mouvement interprétatif, et non pas le brûlot de pornographie pour lequel il fut pris. Mais peu importe. Il donna au moins l'occasion à Eliot de faire resurgir dans le vocabulaire contemporain les anciennes audaces de Shakespeare et d'appeler un chat (une chatte) selon ses positions et variables : ruff, scut, crack, lock et salmon's tail. C'est d'ailleurs cette dernière résurgence qui convainquit Yorg Brayton, directeur littéraire chez Platypus's Tail, de publier ce premier roman, comme on dit « prometteur ».

Avec Eliot, l'exercice de translation fut tout en contraste, d'une complicité pratiquement criminelle, faite de doutes et d'accusations en huis clos, prises de gueule, fous rires et jurements d'allégeance bilatérale (il prenait dix pour cent pour la traduction et le démarchage, cinq pour la discrétion), et nous mena l'un et l'autre à modifier radicalement certains projets d'avenir.

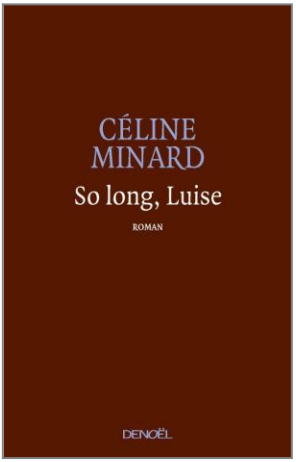
Au terme de l'aventure, il devait cesser toute activité littéraire et se lancer dans ce qui lui tenait à corps depuis son divorce : le show travesti inspiré du Moulin-Rouge. De mon côté, je devais savoir assez d'anglais pour me débrouiller seule, quitte à me couper, à me maudire, à

Achevé d'imprimer
sur Roto-Page
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 17 juin 2011.
Dépôt légal : juin 2011.
Numéro d'imprimeur : 79559.

ISBN 978-2-207-11136-9/Imprimé en France.

182578

Extrait de la publication



So long, Luise
Céline Minard

Cette édition électronique du livre
So long, Luise de Céline Minard
a été réalisée le 07 juillet 2011
par les Éditions Denoël.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
imprimé par Floch
(ISBN : 9782207111369 – Numéro d'édition : 182578).
Code Sodis : N49061 - ISBN : 9782207111383
Numéro d'édition : 232455

Extrait de la publication